

Edith Cavell et Gottfried Benn sous le regard de Pierre Mertens

Sarah Delvin

Edith Cavell (4/12/1865 – 12/10/1915)



Photographie d'Edith Cavell parue dans le numéro du 30 octobre 1915 de l'hebdomadaire français *L'illustration*

La propagande alliée va vite s'emparer du personnage d'Edith Cavell qui incarnera désormais l'innocence martyrisée par la « barbarie », la « Kultur » allemande. Des ouvrages, des cartes postales, des conférences, des monuments et même un film lui seront ainsi consacrés, suscitant l'engagement dans le conflit de nombreux volontaires alliés, en particulier anglophones.

Originaire de la région anglaise du Norfolk, Edith Cavell arrive en Belgique en 1890 en tant que nourrice dans une famille bruxelloise. Cinq ans plus tard, elle retourne en Angleterre et exerce le métier d'aide-infirmière au Royal London Hospital. Elle occupe ensuite différents postes à responsabilité.

En 1907, elle revient sur le sol belge et accepte de diriger la nouvelle école d'infirmières fondée par Antoine Depage et son épouse. En 1914, Edith soigne les blessés tant des armées alliées qu'allemandes au sein de l'école d'infirmières transformée en hôpital. Très vite, elle est sollicitée par les services secrets britanniques et est rapidement enrôlée dans un réseau d'évasion de soldats alliés (du nord de la France vers la Hollande).

Le 5 août 1915, elle est arrêtée et envoyée à la prison de Saint-Gilles. Edith Cavell est accusée de trahison et jugée par un tribunal militaire allemand en compagnie de 27 membres du réseau. Elle reconnaît avoir aidé plus ou moins 200 personnes. Condamnée à mort, elle est fusillée au Tir national le 12 octobre 1915.

Son exécution va susciter une vague d'indignation dans le monde, qui permettra de sauver d'autres membres féminins du réseau.



Carte postale anglaise appelant à se souvenir de la mort d'Edith Cavell



Image d'Epinal issue de la série « La guerre 1914-1916 en images : faits, combats, épisodes, récits »

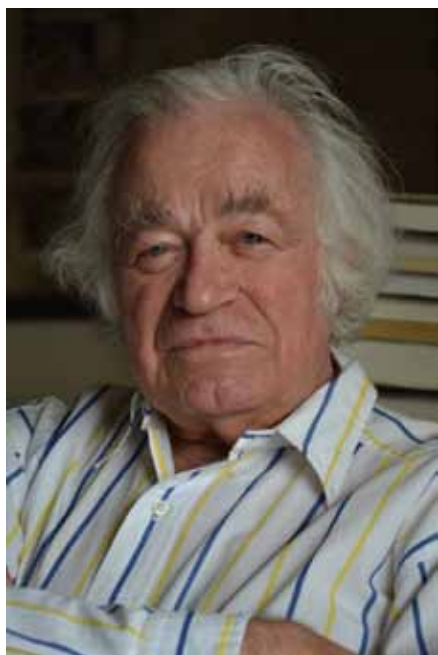
Gottfried Benn (2/5/1886 – 7/7/1956)

Écrivain, poète, essayiste et médecin allemand, Gottfried Benn est considéré comme l'une des figures les plus importantes de l'expressionnisme allemand.

Engagé en 1914 comme médecin militaire dans l'armée allemande, il séjourne à Bruxelles et assiste au procès et à l'exécution d'Edith Cavell.

Hostile à la république de Weimar et anticommuniste, il s'implique pendant une courte période dans le national-socialisme. Déçu par la politique culturelle du nouvel État et consterné par la Nuit des Longs Couteaux, il retire son soutien au mouvement nazi. À partir de 1938, Gottfried Benn est interdit de publication. Ayant rejoint la Wehrmacht en 1935, il occupe pendant la Seconde Guerre mondiale un poste à l'est de l'Allemagne. À la fin de la guerre, il est interdit de publication par les Alliés en raison de son soutien initial à Hitler. Toutefois, à partir de 1949, il peut de nouveau être publié. En 1951, il obtient le prix Georg Büchner, la plus prestigieuse distinction littéraire allemande.¹

Pierre Mertens (9/10/1939)



Écrivain belge de langue française, docteur en droit international, critique littéraire, Pierre Mertens commence à publier des romans et des nouvelles dès 1969. En 1987, il reçoit le Prix Médicis pour son roman *Les Éblouissements*. Parallèlement à son activité d'écrivain, il poursuit sa carrière de juriste. Il est ainsi chargé de nombreuses missions d'observateur judiciaire international. Il crée et met en scène des pièces de théâtre et est l'auteur d'un livret d'opéra, *La Passion de Gilles*. Pierre Mertens est élu membre de l'Académie royale de langue et de littérature françaises de Belgique en 1989. En 2009, il reçoit le Prix Pierre-de-Monaco.

Les Éblouissements

« Le plus sûr moyen d'inventer, c'est encore de partir du réel. » Pierre Mertens retrace dans cette biographie romancée sept moments de la vie du poète allemand Gottfried Benn, présentant son cheminement, ses angoisses et ses fragilités.

Explorant le réel avec l'instrument de la fiction, Pierre Mertens propose un ouvrage majeur sur la question de la faute et de la trahison, sur la responsabilité et la fatalité, s'interrogeant sur les raisons qui ont poussé Benn à saluer — dans un premier temps en tout cas — l'avènement du Troisième Reich.

Mêlant petite et grande histoire, Pierre Mertens offre une analyse d'une période historique particulièrement délicate qui aura un impact durable sur l'existence individuelle et amènera le lecteur « à comprendre la nature et les enjeux d'un fourvoiement idéologique »².

L'extrait suivant est issu du chapitre « Bruxelles, 1916. L'extase » (p. 152-160), dans lequel Benn se remémore, en 1928, le jugement et l'exécution de l'infirmière britannique Edith Cavell. Pierre Mertens rend compte dans cet extrait de la froideur de Benn.



Portrait de Gottfried Benn réalisé en 1924 par la photographe Frida Riess.

Fiction & Cie


Pierre Mertens Les éblouissements



Seuil

¹ COLOMBAT Rémy, « BENN GOTTFRIED (1886-1956) », in *Encyclopaedia Universalis*, [en ligne], (<http://www.universalis.fr/encyclopedie/gottfried-benn>) (Page consultée le 21/10/2013).

² RENARD Marie-France (dir.), *Pierre Mertens ou la comparaison de l'enfance. Approches plurielles de l'œuvre*, Bruxelles, Éditions De Boeck, 2010, p. 42-43.



« Pas un instant il ne s'est agi d'éprouver comme du remords. On n'était même pas tenté d'oublier ce qui s'était passé, de le refouler. Mais un détail, puis un autre de la scène : la marche malaisée vers le lieu du supplice, car le terrain est en pente, et la pluie qui est tombée durant toute la nuit précédente l'a rendu glissant, l'attente des condamnés, la brièveté de cette attente, l'accélération des événements lorsqu'ils arrivèrent, cela lui revient en mémoire, et sa mémoire même s'emballe au rythme de l'action. Si bien qu'il ne pense jamais : Comme ce fut terrible ... Non, il se dit : Que ce fut vite fait. Comme il est simple de tuer une femme.

Et, comme souvent, chez cet homme d'apparence impavide, le travail de la mémoire remplace le repentir. Le souvenir, alors, se fait presque compassion. La guerre, donc, n'a pas abandonné l'adjudant-médecin à ses états d'âme. Elle ne l'a pas requis ici pour cela. Elle ne l'a pas même mobilisé seulement pour s'occuper des putes. Toujours il faut qu'on ait affaire aux femmes, à toutes sortes de femmes. Il arrive aussi qu'on rencontre des martyres. On s'en serait bien passé.

L'envahisseur a toutes raisons de redouter, décidément, les femmes. Lorsqu'elles ne contaminent pas la fine fleur de la soldatesque allemande, elles dirigent de main de maître des offices de renseignements d'une remarquable efficacité. Catins ou espionnes. Salomé ou Judith. Et on prétend que la guerre est une affaire d'hommes ! Toutes les nuits, des femmes de tête, industrieuses, résolues, font passer des combattants en âge de guerroyer par-dessus la frontière hollandaise, jusqu'aux dépôts de l'Entente. Lorsqu'on enquête pour savoir comment cela a pu se produire, et comment les Alliés sont toujours si parfaitement au courant des mouvements de l'armée allemande, qui trouve-t-on ? Des femmes, presque toujours des femmes. Qu'on les prenne la main dans le sac, qu'on les fasse passer en jugement, au pire elles sont déportées en Allemagne et soumises au travail forcé. Après la guerre, elles reviendraient couvertes de lauriers... Alors l'occupant décide que c'en est assez : que, s'il n'y a plus de sexe faible, il n'y aurait pas non plus de pitié...

Cette fois on traduit en justice le réseau le plus important. Le procès se déroule au Parlement belge, dans les hémicycles où, naguère, les élus de la Nation votaient, par assis et levé, les mesures de protection du bien public. Huis clos feutré, dans un décor où la laine des tapis étouffe les pas, où les lambris luisent dans la pénombre, où des fresques déroulent en vain des paraboles que le temps a frappées de caducité.


A la tête des insurgés, une Anglaise de haute taille, mince, grave, pénétrée de son rôle. Elle comparait dans une robe bleue, coiffée d'un canotier de paille gaufrée que piquent deux plumes. Un col blanc, serré comme un garrot. Ses épaules retombent comme si, d'un instant à l'autre, elle allait s'effondrer. Lassitude extrême, énergie inusable. On pourrait s'étonner qu'elle eût renoncé à son uniforme, à sa coiffe d'infirmière. Mais quelque toilette qu'elle adopte, celle-ci doit naturellement l'envelopper comme un fourreau, tomber aussi droite autour d'elle, avec d'aussi impeccables plis. Tout col doit pareillement la juguler. On la dirait depuis toujours sculptée dans le bois dont on fait les capitaines. Une guerrière aux mains nues. Elle fut d'abord jardinière d'enfants. A ceux-ci, elle devait déjà parler, comme à son juge, d'une voix sourde, décolorée. Elle est de celles qui n'entendent que leur propre voix d'Antigone. Douce, sobre et sans réplique.

Il semble qu'elle ait été dénoncée par une servante elle-même soumise à un chantage : comme s'il fallait un peu de misère morale pour contrebalancer sa noblesse. Elle ne nie pas les faits qu'on lui reproche : pourquoi les démentirai-t-elle ? Elle en est mieux que fière : elle leur ressemble. Lorsque d'autres inculpés, autour d'elle, se mettent à s'accuser, à se charger les uns les autres, elle ne bronche pas, les regarde avec tristesse. Quand l'auditeur militaire s'ébroue, tout à son affaire, et lui fait subir les assauts d'une éloquence contondante – en évoquant les centaines de femmes allemandes qui, par sa faute, sont devenues veuves, et leurs enfants, orphelins –, elle paraît, un instant, surprise : on la sent prête à contester au moins le chiffre, sinon la chose. Et puis elle renonce. On ne saura pas si c'est parce qu'elle a mentalement évalué le nombre des victimes qu'on lui attribue ou si elle estime que toute réfutation serait vaine. Elle a l'air seulement encore un peu plus fatiguée.

Elle s'appelle Miss Cavell. Edith Cavell. L'énoncé du prénom a fait sursauter l'adjudant-médecin. La coïncidence paraît le troubler un peu. Comme si les femmes ne pouvaient pas se dénommer de même dans des camps opposés.

Elle s'appelle Edith, bien sûr..., pense-t-il. Comme s'il pensait aussi : c'est bien ma chance..., ou bien : cela n'arrive qu'à moi. Il faut toujours que, pour lui, tout se dédouble. L'unité de sa vie, c'est ce dédoublement. Cette réalité bifide. Dans un sens, c'est exaltant. C'est funeste, aussi.

Suspension d'audience. Des soldats tendent aux accusés leur écuelle où du pain de munition trempe dans un fond de soupe. Si les avocats n'ont pas le droit de s'entretenir avec leurs clients, le médecin militaire, lui, détient ce privilège. Il est, du reste, le seul Allemand auquel les accusés adressent encore la parole. Quand on ne se comprend pas avec les mots, on peut encore balbutier, échanger des regards où la sollicitude s'enchevêtre avec de la détresse. Une princesse belge qu'on traduit aussi en jugement se souviendra de la déférence du médecin allemand qui se mettait à leur disposition. Quand bien des années auront passé là-dessus, et qu'elle écrira ses mémoires, elle rendra hommage à cet homme taciturne, pudique, mais à sa façon fraternel. Encore ne le citera-t-elle pas par son nom. Celui-ci, d'ailleurs, ne lui a sans doute rien dit. Peut-être se serait-elle moins étonnée qu'il n'y eût pas, pour assurer la police de l'audience, que des voyous ou des brutes, si elle avait su que ce nom avait figuré, figurerait encore sur la couverture de recueils de poésie... Mais ne vaut-il pas mieux que cela se soit passé ainsi, et qu'elle n'en ait rien su ? Qu'elle n'ait eu affaire qu'à un adjudant ordinaire, anonyme ? Cet anonymat même ne préserverait-il pas la fragile vérité d'un dialogue qui fut à peine esquissé, tandis que des inculpés pâles et tendus mangeaient fébrilement un quignon de pain entre les fauteuils du Sénat de Belgique ?



Le médecin militaire eût aimé échanger quelques mots avec Edith. *L'autre* Edith. Il n'a guère pu lui parler que du déroulement de la procédure. Là où elle était, déjà, on ne pouvait plus la rejoindre. Non qu'elle interdît le passage, mais elle s'éloignait sur l'autre versant des choses. Qu'aurait-il pu lui dire de plus ? Qu'ils avaient tous deux pour père un pasteur ? Loin de les rapprocher, cette nouvelle coïncidence ne l'aurait-elle pas éloignée davantage ?

[...] La guerre avait dû marquer, vieillir, l'Edith d'ici en quelques mois. Et, à présent, la proximité d'une mort qu'elle savait inéluctable... On pouvait alors grisonner en quelques jours de temps. Comme si on nombrait, en un raccourci vertigineux, le solde d'une vie que l'on ne connaîtrait pas, et auquel on aurait eu droit.

Plus que de ne pas s'être entretenu avec Edith Cavell d'autre chose que de l'horaire de l'audience, l'officier regrette que ces deux femmes, l'Edith d'ici, aux portes de la mort, et l'Edith de là-bas, qui semble encore si jeune et que la guerre paraît laisser indemne, oui, que ces deux Edith ne se soient pas connues.

C'est une extravagance, bien sûr ; presque une incongruité. Mais l'histoire universelle des âmes n'est balisée que de telles divagations. Sa femme ressemblait-elle à une infirmière anglaise ? Miss Cavell n'avait-elle pas la même dégaine patricienne qu'Edith Osterloh ? Ou bien Gottfried se sentait-il déjà veuf, avant l'heure, d'une femme dont il ne pouvait pourtant savoir qu'elle aussi n'en avait plus pour très longtemps à vivre ?

Parce que cet homme, Gottfried Benn, avait une façon prédatrice de les aimer, qui ne faisait pas de lui l'ami des femmes, n'allons point penser qu'en médecin il avait déjà condamné la sienne dans son cœur ! Peut-être l'aimait-il seulement avec une troublante nostalgie : comme s'il l'avait déjà perdue, et comme si l'étendue de son amour pour elle ne devait lui être révélée qu'avec le chagrin que lui causerait sa perte.

Pressentait-il tout cela en attendant la sentence qui allait frapper, ici, une autre femme, qui ne lui était rien ? À coup sûr, il n'en savait rien, sinon de science amorphe, assoupie.

Mais on ne peut être la caution de la mort que l'on donne sans que soit ébranlé autour de soi tout le monde des vivants.

Cinq condamnations capitales. Dont deux seront exécutoires. Pour « haute trahison » : verdict paradoxal, lorsque l'accusée n'a trahi que l'adversaire... Mais au moins est-elle qualifiée de « haute » : cela lui va bien, à l'accusée : elle n'aura pas à s'abaisser pour ramasser la sentence qui la frappe. Seuls le chapelain britannique et l'aumônier allemand ont encore accès à elle pour l'entendre dire qu'elle mourra avec courage, sans haine ni ressentiment contre personne. Sont-ils là pour l'entendre, ou pour le vérifier ?


Tout, alors, se précipite, comme si l'on voulait prévenir toute intervention – qui sait ? Peut-être de l'empereur lui-même ? – qui risquât de faire commuer la peine, et de gracier *l'ex-lady nurse*.

L'adjudant n'apprécie sans doute guère d'assister à l'ultime cérémonial : la médecine sous l'uniforme implique un tel mélange de genres ! Hier, il frictionnait des chancres mous, aujourd'hui il va constater le décès de deux fusillés, dont une femme. Mais, cette fois encore, il ne met pas la loi en question. Son dégoût date d'avant cette guerre, et puise loin ses racines dans l'histoire. Ce n'est qu'un dégoût : ce n'est pas une révolte, et sa nausée ne l'a pas dissuadé de la faire, cette guerre, à sa façon. Il n'en discute pas en détail les péripéties.

Au moment où il monte en voiture et s'installe à côté de l'auditeur militaire qui a forgé la décision avec une sorte de passion glacée, son casque déposé bien en vue à côté du dossier qui était sa hargne, l'adjudant-médecin ne regimbe pas davantage. On traverse, sans dire un mot, les avenues d'une ville où l'aube hésite à se lever. A son juge, Miss Cavell avait déclaré : « J'ai vu la mort si souvent qu'elle ne me paraît plus étrange ni effroyable. » L'idée saugrenue effleura le médecin que cette phrase, dans un autre contexte, il eût pu lui-même en être l'auteur. Plus jamais, lui non plus, la mort ne le surprendrait. Il avait trop frayé avec elle. Il était devenu le familier de celle qui saisit les uns et, à présent, le spectateur de celle qu'on donne à d'autres. Tels étaient son vice et sa vertu...

Cela doit se dérouler au champ du Tir national, à la périphérie de la ville. Quand on arrive à destination, deux pelotons de douze hommes chacun forment déjà la haie. Les condamnés tardent à émerger des coulisses de la nuit. D'une première voiture, descendent le principal complice de Miss Cavell, et le prêtre qui l'assiste. Le condamné se plante devant ceux qui vont l'abattre, il les salue en ôtant sa casquette, et leur déclare tout de go : « Devant la mort, nous sommes tous camarades. » L'auditeur militaire l'interrompt aussitôt, de peur, sans doute, que le gaillard ne prononce des paroles historiques. Puis arrive Miss Cavell, qui descend le talus herbeux, tête nue, plus grise encore qu'à son procès, d'une démarche anormalement raide, comme si tous ses muscles étaient tétanisés par l'imminence du supplice. Le temps de confier au pasteur allemand qui la soutient les paroles d'un ultime adieu à ceux qui lui sont chers, à son pays dont la mer et, dans un instant, la mort, la séparent, on lui bande les yeux, et on procède de même avec son compagnon. Mains liées au pilori, comme s'ils avaient encore pu tenter de s'enfuir ou d'esquisser un geste de protection. L'instant d'après, ils sont criblés de douze balles, chacun : elle ne s'est pas effondrée, elle est comme clouée au pilori, tandis que son compagnon est parti à la renverse. C'est ici qu'intervient le médecin militaire *in officio*. Débarrasser la femme de ses liens, et du bandeau, tâter son pouls, détailler l'impact des projectiles - thorax, cœur, poumons -, lui fermer les yeux.

Elle était bien, certifiera le médecin dans son procès-verbal, complètement et absolument morte, sur le coup. S'il n'a pas ajouté qu'elle n'avait pas souffert, c'est parce que l'autorité militaire ne requiert pas de telles précisions, dont la subjectivité peut toujours prêter à caution, et que la formule eût couvert une insigne palinodie. La coucher au fond d'un petit cercueil, l'ensevelir en hâte : tout cela fut si vite fait, si rondement mené.



Fut-ce cette précipitation qui a remué l'adjudant plus que l'événement lui-même ? Pourquoi la mémoire entend-elle aujourd'hui réhabiliter l'événement en lui donnant enfin tout son temps ? Parce que son tour est venu, à la mémoire : elle peut, à présent, se mettre au travail, à son rythme. Et elle ne s'emballe plus. La pitié va vite en besogne. La mémoire fait son petit bonhomme de chemin. Aussi affectionne-t-elle la répétition des retours en arrière. Et prise-t-elle le ralenti, ou l'arrêt sur image.

La caserne du Tir national, quand elle avait émergé de la nuit, avec ses façades de style oxfordien et un quelque chose de nippon. Un bâtiment de pain d'épices et de nougat comme pour figurer dans un décor de *Hansel und Gretel*. Un décor inoffensif. Et puis, à l'avant-plan du muret pare-balles, les deux piloris taillés pour la circonstance: ils n'ont encore jamais servi, ils ne serviront qu'une fois.

Et, ensuite, cette allure presque dansante du complice de Miss Cavell, d'un homme qui, puisant au fond de son courage, ne réfrénait plus une secrète joie.

Alors, Edith. Ce hiératisme dont on n'eut que, plus tard, l'explication : elle redoutait tant de s'affaisser de façon indécente sous les balles qu'elle s'était cadenassée dans la jupe de son tailleur comme dans un corset, au moyen d'épingles de nourrice... *D'ex-lady nurse*.

Une autre fois, c'est au bandeau que l'on songe... Comment le bourreau ne pense-t-il pas que ce sont ses propres yeux qu'il voile, que c'est lui qui ne peut voir la mort en face ? Sous le linge qui l'aveuglait, Edith ne put voir gicler la lumière sur les douze canons braqués, mais plutôt elle vit la mer qu'avaient suscitée ses pensées, un instant auparavant. La mer, nul bandeau ne peut la censurer.

Enfin ce cercueil si petit pour elle qui paraissait si grande. Un instant on put craindre qu'elle n'y entrerait pas.

Du temps passerait sur tout cela. Ce ne serait peut-être jamais une douleur d'y repenser. Mais, le temps s'écoulant, on constaterait avec surprise que cette mort ne perdait rien de son actualité, on oserait presque dire : de sa fraîcheur.

Et une fois, au moins, on se demanderait : un médecin peut, doit parfois constater cela. Mais un poète, lui, en avait-il le droit ? Hölderlin l'aurait-il fait ?

C'est une question, ce n'est même pas un scrupule. Et on répond : encore mieux valait-il soi qu'un autre.

Comme à chaque fois que s'écrit une pareille page d'Histoire, il faut que certains l'enjolivent ou la ternissent, l'amendent dans un sens ou dans un autre.

On dira que la condamnée avait refusé qu'on lui bandât les yeux. On dira que son complice fut exécuté avant elle, et qu'elle se vit donc imposer ce spectacle avant de mourir elle-même. Qu'elle s'évanouit alors. Que, du coup, les soldats refusèrent de la coucher en joue, et qu'un exécuteur des basses œuvres dut l'abattre froidement, d'un coup de revolver à bout portant, derrière l'oreille. Qu'un de ceux qui avaient renoncé à tirer avait été abattu à son tour, et qu'il fut enterré aux côtés de l'héroïne, dans une tombe anonyme.

Selon une autre rumeur, Edith ne serait pas morte sur-le-champ : ses maladroits exécuteurs durent tirer une seconde salve, au pied du pilori, ainsi qu'ils auraient fait sur un tas de chiffons. Elle expira enfin, le visage enfoui dans la boue.

Le médecin militaire assure que tout cela n'est qu'affabulation grossière. Qu'on remodèle à l'envi un scénario. La tentation du maquillage doit être irrésistible : on joue les thanatopracteurs. Plus la vérité est cruelle, moins, curieusement, elle paraît se suffire à elle-même. Il faut qu'on en rajoute. La vérité intéresse toujours moins que l'usage qu'on peut en faire. Par essence, elle n'est jamais désintéressée.

Dans un journal berlinois, plus de dix années après, l'ex-témoin se sentirait requis de rédiger une mise au point sur les circonstances d'une mort qu'un film apparu sur les écrans londoniens semblait tirer, encore une fois, du côté de la légende. Il y rendrait un dernier hommage à « la représentante hardie d'un grand peuple », sans remettre pour autant en question le jugement qui lui avait laissé « sa dignité de combattante »... Ainsi put-elle jusqu'au bout, penserait-il, rester fidèle à cette flamme. Mais il ne se demanderait pas à quoi lui-même, qui vit cela, demeura fidèle - et si même il se montra fidèle à quoi que ce fût ?

En attendant, il a vu couler le sang d'une femme, et il n'a pas bronché. Il a résisté au spectacle. Il observe que ça ne lui avait pas même coûté d'effort. Que c'était bien ainsi. C'était ainsi qu'il fallait que ça se passât. »

Lorsque j'ai appris que l'exécution d'Edith Cavell au Tir National s'était déroulée conformément à la règle, en présence d'un médecin militaire allemand, j'ai cru pouvoir imaginer et même *parier*, qu'il s'agissait de Gottfried Benn. Je n'en avais aucune preuve... Seule une description physique du témoin paraissait d'emblée corroborer mon intuition. Peu de médecins accompagnaient l'armée impériale dans son occupation de Bruxelles. Et Benn, comme vous avez dû le comprendre en lisant mon roman, y occupait principalement un statut de « vénérologue »...

En d'autres termes, il soignait ou plus exactement il « blanchissait » la syphilis des recrues contaminées par les prostituées belges qui accomplissaient, de cette manière originale, leur mission patriotique de combattre l'ennemi ! (La pénicilline n'avait pas encore été inventée et on ne guérissait pas, en principe, de ce mal.) Mais il se pouvait, bien entendu, que notre toubib fût appelé à d'autres fonctions annexes...

Alors, pourquoi ne pas se le figurer constatant le décès de l'exécutée et lui fermant les yeux ? Je ne crains pas de dire que ce sont les pages du livre qu'il m'a été le plus malaisé et difficile d'écrire... Qu'un médecin, doublé d'un poète, accepte d'accomplir cette macabre besogne n'était pas sans m'inspirer une profonde répulsion. Mais enfin, rien dans les convictions et l'idéologie postnietzschéenne de l'intéressé ne s'opposait à ce qu'il l'accomplît. Néanmoins, il ne fallait pas manquer d'aplomb pour lui attribuer d'instinct cette forfaiture. Aussi n'ai-je pas, si j'ose dire, été grandement soulagé, lorsqu'à Berlin, quand j'y séjournai par la suite, j'appris de la bouche de certains historiens, qu'il s'agissait bien de lui ! Et Thomas Mann, lui-même, m'apprit-on, avait même fait allusion avec dégoût à cette circonstance, dans un témoignage livré, après-guerre, à la BBC. Il n'est pas inutile de souligner, en passant, que c'est le privilège des romanciers *d'imaginer parfois la vérité*.

C'est ce qu'Aragon appelait splendidement « le mentir vrai ».

Nous ne nous donnerons bien sûr pas le ridicule de nous comparer à Tolstoï, mais c'est bel et bien un romancier, et non un historien, qui a attribué au général Koutouzov dans *Guerre et Paix* le génie politique d'avoir reculé devant Napoléon, pour le perdre dans la Bérézina, et non par lâcheté. (Ou parce qu'il était, comme on sait, un ivrogne.) Il faut espérer qu'à l'occasion de l'évocation de la Première Guerre mondiale, on n'oubliera pas le nombre important d'ouvrages de fiction qui ont contribué à en faire connaître les péripéties et, surtout, à en mesurer l'horreur. Dans tous les pays qui ont participé au carnage, il s'est trouvé des romanciers de premier ordre (et cela encore récemment), pour en faire prendre conscience.

Edith Cavell et Gottfried Benn sous le regard de Pierre Mertens

Bibliographie

- COLOMBAT Rémy, « Benn Gottfried (1886-1956) », in *Encyclopaedia Universalis*, [en ligne], (<http://www.universalis.fr/encyclopedie/gottfried-benn>) (Page consultée le 21/10/2013).
- MERTENS Pierre, *Les Éblouissements*, Paris, Le Seuil, 1987 (Collection Fiction & Cie).
- RENARD Marie-France (dir.), *Pierre Mertens ou la comparaison de l'enfance. Approches plurielles de l'œuvre*, Bruxelles, Éditions De Boeck, 2010.

Iconographie

« Portrait d'Edith Cavell », photographie, *L'illustration*, n°3791, Wikimedia Commons, 30 octobre 1915 (http://commons.wikimedia.org/wiki/File:No_3791_30_Octobre_1915_Page_448_Miss_Edith_Cavell.jpg) / « Miss Edith Cavell murdered. October 12th 1915. Remember! », carte postale anglaise, s.d. / « La guerre 1914-1916 en images : faits, combats, épisodes, récits. Un crime abominable, l'assassinat de Miss Cavell », estampe (composition de Georges Morinet), *Imagerie d'Epinal*, n°120bis, Gallica, 1916 (<http://gallica.bnf.fr/ark:/12148/btv1b550017679>) / RIESS Frieda, « Portrait de Gottfried Benn », photographie, vers 1924 (<http://www.dandy-club.com/2011/01/benn-in-berlin.html>) / « Portrait de Pierre Mertens », photographie, Centre Communautaire Laïc Juif, s.d. (<http://www.cclj.be/article/3/4489>) / Couverture de l'ouvrage *Les Éblouissements*